

TALLEYRAND

AU CONGRÈS DE VIENNE

Au Congrès de Vienne, Talleyrand était le premier des plénipotentiaires français : le duc de Dalberg, le comte de la Tour du Pin, ministre à La Haye, le comte Alexis de Noailles lui étaient adjoints. Le prince quitta Paris le 16 septembre avec la comtesse Edmond de Périgord, Dalberg, son secrétaire Rouen et le musicien Neukomm. Le comte de Noailles, La Besnardière et trois jeunes secrétaires le rejoignirent quelques jours plus tard. Le comte de la Tour du Pin lui céda le palais Kaunitz où il était déjà installé ; c'était une vaste et assez sombre demeure, située en plein milieu de la ville, dans l'étroite Johannesgasse, à l'ombre de la cathédrale de Saint-Etienne et tout près de la Kartnerstrasse, centre de l'animation. Les premiers temps de l'installation ne furent guère agréables ; il fallait pourvoir à l'aménagement de l'hôtel, remplacer les matelas qui étaient mangés par les mites.

Dès la fin de septembre, plusieurs souverains, le Tsar Alexandre, le roi de Prusse, le roi de Wurtemberg, le roi et la reine de Bavière, le roi de Danemark, chacun accompagné d'une suite importante, un grand nombre de princes souverains allemands avec leurs aides de camp et leurs chambellans, une très notable partie de l'aristocratie européenne étaient rassemblés à Vienne. Parmi cette aristocratie, le prince de Ligne, qui, rencontrant Talleyrand, eut l'occasion d'un de ses meilleurs mots : « Prince, lui avait dit Talleyrand, il y a sept ans que j'étais soupçonné par Bonaparte. — Quoi ! s'écria le prince de Ligne, sept ans seulement... Moi, il y a vingt ans que je vous soupçonne. » On évaluait à cent mille les étrangers de toutes sortes que le Congrès

avait attirés. Cette foule s'écrasait dans les rues de Vienne, resserrée entre ses remparts dont le Ring d'aujourd'hui représente le tracé. Ce n'était partout qu'équipages luxueux, officiers aux brillants uniformes, laquais aux livrées aristocratiques.

La comtesse de Périgord retrouva ses sœurs, la duchesse de Sagan (1), la duchesse d'Acerenza et la princesse de Hohenzollern. La duchesse de Sagan, ainsi que sa rivale, la princesse Bagration, étaient logées à l'hôtel Palm, dans la Schenkenstrasse, à peu de distance du Ball-Platz, là où s'est élevé dans la suite le Burgtheaterg. Talleyrand, dès son arrivée, prit contact avec l'une et l'autre. « Talleyrand, note un rapport de police en date du 7 octobre, passe toutes ses soirées chez la duchesse de Sagan où il se flatte d'apprendre les secrètes pensées de Metternich... Talleyrand a fait visite avant hier soir à la princesse Bagration qui l'a trouvé peu intéressant, peu causant, presque insipide. » Car le gouvernement autrichien avait organisé de main de maître, sous la haute direction du baron Hager, président de l'*Oberste Polizei und Censur Hofstelle*, un service de surveillance afin d'être renseigné sur les faits et gestes, les moindres démarches des personnalités venues à Vienne, y compris les souverains et les princes. A la veille de l'ouverture du Congrès Hager avait engagé des auxiliaires d'un rang social sensiblement supérieur à celui de ses subordonnés ordinaires afin d'avoir accès dans tous les salons. Ainsi, chaque jour, pouvait-il soumettre à l'Empereur François II un rapport substantiel. Non seulement on écouta les conversations des personnages importants, on nota les noms des visiteurs, on observa leurs sorties et leurs rentrées, leurs allées et venues, mais un « Cabinet noir » prit connaissance de leurs lettres et de leurs rapports. Des agents furent introduits dans leur domesticité avec mission de prêter l'oreille et de fouiller dans les corbeilles à papier ; on pénétra chez eux durant leurs absences et l'on visita leur bureau. La surveillance à exercer autour de Talleyrand, Dalberg et Alexis de Noailles parut d'abord difficile ; ils se méfiaient et avaient pris leurs précautions. Cependant on put intercepter quelques pièces, acheter les services d'un vieux domestique ainsi que d'un garçon de bureau de chancellerie. Le 27 octobre, on profita de ce que le prince de

(1) Mariée successivement avec le prince Louis de Rohan et avec le Wassili Troubetskoï, la fille aînée de la duchesse de Courlande avait pris, après son second divorce, le titre de duchesse de Sagan.

Bénévent dînait chez la princesse de Thurn-et-Taxis pour emporter, faire copier et ensuite remettre en place divers documents. « On n'a pas pu se procurer aujourd'hui de papiers de Talleyrand, lit-on dans un rapport du 4 novembre, mais on a ramassé quelques chiffons de la comtesse de Périgord et du secrétaire de Talleyrand. » Ainsi l'histoire est-elle abondamment renseignée dans les plus menus détails, sur la curieuse frénésie galante qui régnait autour du Congrès, ce « grand carnaval de la paix », comme l'appela Ferrero, qui dura plus de huit mois. Ces souverains, ces hommes d'Etat, ces diplomates et leurs collaborateurs rassemblés pour préparer l'avenir de l'Europe ne pensaient qu'aux femmes, à l'amour et à ses plaisirs. Ce n'étaient partout qu'intrigues et rendez-vous que notaient avec soin les observateurs du baron Hager. Ainsi la haute police n'ignorait pas que le prince Eugène de Beauharnais faisait des visites « presque journalières » à une actrice française, Mlle Séraphine Lambert, et qu'il fréquentait aussi assidûment Mlle Bigotini, danseuse à l'Opéra de Paris ; que, sur le carnet de dépenses de Dalberg, on relevait : « Mlle Bigotini... 180 florins », qu'Anstett, diplomate moscovite, était complètement ivre le jour de l'an russe et qu'il « s'est conduit de façon inqualifiable avec plusieurs dames », que les Russes logés à la Burg « ne se contentent pas d'être fort malpropres mais se conduisent fort mal et y reçoivent constamment des filles », que le grand duc de Bade, le 12 février 1815, est resté « avec des femmes jusqu'à minuit » et qu'il a recommencé le 13. Le plus souvent, d'ailleurs, les surveillés avaient leur contre-police ; c'est ainsi que Talleyrand savait par les services du baron Hacke, ministre de Bade, ce qui se passait chez l'Empereur, chez Metternich et chez les divers souverains à Vienne.

La duchesse de Courlande était restée à Paris et, de tout le « sérail » du prince de Bénévent, c'étaient elle et la comtesse Tyszkievicz les plus désolées. Le comte de Jaucourt, qui exerçait, par intérim, les fonctions de ministre des Affaires étrangères, donnait de ses nouvelles à Talleyrand. « La duchesse de Courlande, écrivait-il le 1^{er} novembre 1814, chez qui je passe ma vie, m'a fait l'honneur de me faire dîner, dimanche, avec la princesse de Talleyrand, demain avec M. l'Archevêque de Reims (1). » Et le 18 février 1815 : « Votre société est en désarroi ; la duchesse de Courlande a été toute malade. La princesse (2) souffre mort et

(1) Oncle de Talleyrand.

(2) La comtesse Tyszkievicz.

passion de l'œil dont elle ne vous voit pas. » De son côté Talleyrand écrivait fréquemment à la duchesse et la tenait au courant des négociations du Congrès. La froideur nouvelle que le Tsar témoignait au prince persistait ; l'ancienne intimité s'était évanouie. Talleyrand, oubliant ses complaisances de jadis, s'opposait au désir de l'Empereur Alexandre de créer une Pologne réduite dont il aurait été le roi ; il refusait également de laisser la Prusse absorber la Saxe, ce à quoi consentait Alexandre I^{er} ; enfin il conseillait maintenant à Louis XVIII de renoncer au projet de mariage du duc de Berry avec la grande duchesse Anne. Dans ses *Mémoires* le prince relate un dialogue dramatique au cours duquel il aurait tenu tête au Tsar qui finit par déclarer : « Plutôt la guerre que de renoncer à ce que j'occupe. » Le genevois Jean-Gabriel Eynard note dans son *Journal*, le 2 novembre : « On dit que l'empereur Alexandre a vu M. de Talleyrand avec qui il a eu une conversation assez vive relativement à la Saxe et à la Pologne. L'empereur s'est mis de fort mauvaise humeur contre la France et s'est plaint avec aigreur de ce qu'elle montrait peu de reconnaissance de ce qu'il avait fait pour elle ». En ce même mois de novembre Talleyrand écrivait à la duchesse de Courlande : « Il (le Tsar) ne sent pas assez que, dans la brillante position où il se trouve, sa réputation recevrait bien de l'éclat par la modération. Je crains que la belle partie de son histoire ne soit pas finie. Il est ici tout autre chose qu'il est à Paris. Sa philanthropie est devenue bien conquérante... L'empereur Alexandre a fait de sa philanthropie du vrai jacobinisme ». « Le 1^{er} Janvier, à un bal de la cour, Alexandre I^{er} demandait : « Où est M. de Talleyrand ? » Le prince s'avança et le Tsar lui parla d'un air assez peu satisfait. Talleyrand répondit avec une mine atrabilaire ; l'empereur, en le quittant, a paru très distrait ; sa figure annonçait de l'humeur (1) ». Deux jours plus tard, le 3 janvier, était signé le traité secret entre la France, l'Angleterre et l'Autriche, traité dirigé contre les ambitions de la Russie et qui visait à la « refouler vers les âpres climats. »

Toutes ces discussions, ces controverses, ces négociations se déroulaient dans l'atmosphère de fêtes, de plaisir, de luxe, de folles distractions qui embrasait Vienne, s'entremêlaient avec les dîners, les grandes réceptions, les soirées intimes, les parties de cartes, les représentations théâtrales et les tableaux

(1) J.-G. Eynard, *Journal*.

vivants, les concerts, les bals, les redoutes, les carrousels, les chasses, les revues qui faisaient de l'existence un gala perpétuel. Tous les huit jours il y avait grande soirée et bal à la cour et deux fois par semaine un « thé dansant. » La haute aristocratie autrichienne suivait cet exemple et avait des jours fixes pour les réceptions ; on se rencontrait les lundis chez la princesse de Metternich, les jeudis chez le prince de Trautsmandorf, grand écuyer, les samedis chez la comtesse Julie Zichy. Les soirées de la comtesse Laure de Fuchs étaient très suivies, très recherchées. Les princesses de Courlande, c'est-à-dire la duchesse de Sagan, la duchesse d'Acerenza et la comtesse de Périgord y étaient reines par la beauté. C'était à la comtesse de Fuchs que la duchesse de Sagan avait dit, faisant allusion aux rentes qu'elle servait au prince Louis de Rohan et au prince Wassili Troubetskoï : « Je me ruine en maris, je ne prendrai plus de maris. » On y voyait le prince de Reuss, le prince Philippe de Hesse-Homburg, le duc de Dalberg, le futur maréchal de Wallmöden, le gros prince de Liechtenstein, Ferdinand Palffy, le prince Paul Esterhazy, les trois comtes de Pahlen, le général Nostitz, Varnhagen, Frédéric de Gentz et jusqu'au docteur Koreff qui avait réussi à s'y faufiler. Le prince de Schwarzenberg donnait deux thés dansants par semaine, ainsi que le comte Stackelberg, ambassadeur de Russie. Et il y avait encore les réceptions de la princesse de Thurn-et-Taxis, de la comtesse Julie Zichy, etc...

**

Talleyrand qui, comme à Paris, se levait et se couchait très tard, donnait dîner sur dîner et quand il n'invitait pas, il était invité ; chaque jour il assistait à une ou plusieurs soirées où on le voyait jouant au whist, causant, lançant de ces mots et de ces paradoxes souvent cyniques qui perpétuaient sa réputation ; ce qui ne l'empêchait pas de recevoir chez lui jusqu'à une heure très avancée de la nuit, en même temps que les autres plénipotentiaires français et ses collaborateurs, un groupe de familiers qui s'était formé spontanément autour de lui ; le duc Ferdinand de Saxe-Cobourg, le prince Léopold de Saxe-Cobourg, futur roi des Belges, le comte de Schu-

lenburg, représentant du roi de Saxe, le marquis de Saint-Marsan, représentant de la Sardaigne, le comte Marshall, envoyé du prince primat de Francfort, le comte de Salmour, chambellan du roi de Saxe, qui avait été ministre de Saxe à Paris sous Louis XVI et témoin des premières scènes tragiques de la Révolution, « vieillard instruit, spirituel, aimable, quelque peu sarcastique », le commandeur Alvero Ruffo, représentant de la Sicile, Pozzo di Borgo, le baron Hacke, le baron de Gagern, Vernègues, émigré mêlé à nombre d'intrigues et d'affaires mystérieuses. A un dîner fut invité le prince Adam Czartoryski, l'ex-fiancé de la princesse Dorothée de Courlande (un rapport de police ne manque pas de signaler que le prince avait fait porter un billet à la comtesse de Périgord) ; à un autre le fut Frédéric de Gentz, secrétaire du Congrès, confident et inspirateur de Metternich. Gentz, comme Talleyrand, aimait les cadeaux d'argent et surtout des gros cadeaux ; ce soir là, Talleyrand lui glissa, de la part de Louis XVIII, vingt-quatre mille florins. Même les parties fines et les soupers galants avaient place dans l'existence si remplie du prince comme en son jeune temps d'abbé de cour. Là-dessus encore un rapport de police fournit des détails piquants : « Les soupers fins de la légation de Portugal sont très courus. La chère y est excellente et de jolies chanteuses y ont beaucoup de succès. On prétend que Talleyrand y apparaît vers les deux heures du matin ». La comtesse Edmond de Périgord faisait les honneurs chez le prince « avec une grâce ravissante. Son esprit brillant et enjoué tempérait de temps en temps la gravité des matières politiques qui envahissaient la conversation. » Sa démarche, ses gestes, son attitude, le son de sa voix « forment un ensemble enchanteur. Elle a sur la figure et dans toute sa personne un charme irrésistible sans lequel la beauté la plus parfaite est sans pouvoir. C'est une fleur qui semble ignorer le parfum qu'elle exhale. » Ainsi, s'exprime, avec un enthousiasme, lyrique, le comte de la Garde-Chambonas dans ses *Souvenirs du Congrès de Vienne*, enthousiasme auquel fait écho Villemain, dans ses *Souvenirs contemporains*.

L'impératrice d'Autriche, Marie-Louise d'Este, donnait des représentations théâtrales dans ses appartements et elle avait réussi à grouper trois troupes de brillants amateurs : une pour la comédie, l'autre pour l'opéra, la troisième pour la tragédie

allemande ; la comtesse de Périgord était une des vedettes pour la comédie. Mais, son plus éclatant succès, la jeune comtesse le remporta à la grande redoute qui fut donnée le 23 novembre dans le manège impérial de la Burg. Aux deux extrémités d'une arène sur laquelle des jeunes gens de la cour, brillants cavaliers, les « paladins » exécutaient des figures de carrousel et participaient à un tournoi, des tribunes étaient dressées. Dans l'une, empereurs et impératrices, rois et reines, princes souverains, dans l'autre vingt-quatre dames choisies par les « paladins ». Des deux galeries latérales l'une était réservée aux ambassadeurs, ministres, diplomates, militaires de haut rang et personnalités étrangères de marque, l'autre à la noblesse de l'empire d'Autriche. Les « paladins » étaient divisés en quatre quadrilles dont chacun avait adopté les costumes de l'époque de la Renaissance en Hongrie, Autriche, Pologne et France et une couleur particulière : vert émeraude, rouge cramoisi, bleu, noir. Les dames choisies par les paladins portaient de luxueuses toilettes chargées de diamants, de perles, et de couleurs correspondantes. La princesse Esterhazy, née Thurn-et-Taxis, portait sur elle pour six millions de diamants ; la duchesse de Sagan, bien que simple spectatrice, s'enveloppait d'une robe toute brodée de pierres précieuses. Afin de réunir cet éblouissant trésor, elle avait dû emprunter les bijoux de cinq à six personnes différentes. « Elle a brisé l'ordre de la Toison de M. de Metternich, écrit J.-G. Eynard, pour en séparer les diamants ; elle avait un superbe diadème qu'elle a prêté à une de ses amies, et comme il était trop haut ou trop grand, elle en a brisé une portion pour s'en servir d'une autre manière, sans penser que les perles pourraient se détacher et se perdre, et c'est ce qui est arrivé ; mais cela paraissait lui être assez égal et elle était aussi étourdie pour ses propres bijoux que pour ceux des autres. » Après la redoute, il y eut un souper ; la comtesse de Périgord était assise à la table des paladins, auprès du jeune comte de Trautsmendorf, son écuyer. Le prince de Talleyrand prit soin de faire insérer dans le *Moniteur* de Paris une note ainsi conçue : « Au carrousel qui a eu lieu avant-hier on remarquait comme première dame du quadrille Mme la comtesse de Périgord, nièce du prince de Talleyrand. Les quadrilles étaient composés des plus grands noms de la Cour et de l'Allemagne ».

Talleyrand estimait que sa nièce jouait la comédie « aussi bien que Mlle Mars ». « Dorotheé, écrivait-il à la duchesse fait bien tout ce qu'elle essaie de faire. » Même de servir de secrétaire au prince. Un soir il lui dicta une longue dépêche. La jeune comtesse, qui devait se rendre au bal, suivait avec impatience la marche des aiguilles sur le cadran d'une pendule. Enfin Talleyrand a fini de dicter, elle croit qu'elle va pouvoir partir. « A présent, dit le prince, il faut faire la chasse aux mots. » Et le voilà qui examine et pèse chaque terme, rature, change une expression, modifie une phrase jusqu'à ce que le texte eût pris une figure nouvelle.



La comtesse de Périgord s'imposa partout à la fois par sa beauté ardente et par les brillantes qualités de son esprit. « Supérieur même à sa beauté, et comme cette beauté, gracieux et dominant, délicat et sévère, son esprit paraissait la plus irrésistible des puissances ; et, on peut le croire, lorsque sur une pensée politique reçue ou devinée, cet esprit voulait préparer la conviction, insinuer un conseil, guérir une défiance, entraîner une volonté, il y faisait plus qu'aucun autre diplomate. Plus d'une fois ce renfort, ou cette diversion, vint heureusement aider la science consommée de M. de Talleyrand, lui aplanir des contradictions, lui épargner des obstacles, et séduire des auxiliaires à son avis, avant qu'il ne l'eût tout à fait engagé avec les autres, ou peut-être tout à fait arrêté avec lui-même. Souvent cette raison si fine et si ferme, couverte de tant de grâce qui la laissait moins redouter, fut encore plus directement utile au célèbre plénipotentiaire, fortifia ses résolutions, ou para d'un art plus spécieux la forme qu'il voulait y donner. » (1)

Plus en vue peut-être fut le rôle de la duchesse de Sagan. Depuis son second divorce, la duchesse avait eu des aventures, avec un certain M. King, avec d'autres peut-être, avec Metternich. En 1813, ils s'étaient rencontrés à Dresde, pendant le séjour de Napoléon, puis à Prague durant le Congrès. Il était devenu son amant et elle l'avait suivi à Paris au printemps de

(1) Villemain, *Souvenirs contemporains*, 11, 57.

1814. Quelques années plus tard, — en 1819, — afin d'apaiser la jalousie de la princesse de Lieven, Metternich faisait semblant de n'avoir jamais été très épris de la duchesse et il racontait à sa manière sa liaison avec elle : « J'ai fait sa connaissance il y a quinze ou seize ans pour le moins. Elle était mariée, elle n'a plus voulu l'être. Son mari *de choix* (1) a cessé d'être son amant et même son ami le jour du mariage. Elle a voulu de moi comme amant. Je n'ai pas voulu. Elle s'est liée avec un ennuyeux M. King. Peu de temps après sa liaison elle n'a plus voulu de lui et elle est revenue à moi. J'ai voulu me lier tout aussi peu avec elle la seconde que la première fois. Elle a pris au bout de trois ans un nouvel amant pour le détester le lendemain du début. C'est alors que je l'ai prise comme l'on prend ce que l'on n'aime pas et même ce dont on ne se soucie guère. Elle a conservé son amant pour la forme : j'étais libre et ennuyé, et je la voyais où et comme je voulais. Elle m'a aimé parce que je ne l'aimais pas. Au bout de plusieurs années, je l'ai trouvée libre et malheureuse. J'étais libre. Je l'ai vue beaucoup et elle m'a demandé si je ne voulais pas entrer dans des relations plus réglées avec elle. Je lui ai proposé une capitulation : je lui ai demandé six mois de fidélité. Je me croyais appelé à l'y maintenir ; je croyais lui faire du bien en lui procurant du repos. Je ne l'ai jamais aimée, mais j'ai aimé les soins que je donnais à l'entreprise. J'ai fait banqueroute. J'ai vu que, de tous les éléments, le moins possible à rencontrer en elle, c'était la fidélité. Je me suis entêté comme il arrive toujours dans les mauvaises affaires ; j'ai usé cinq à six mois en patience, en remontrances, en ennuis. J'ai rompu pour ne plus revenir. Le lendemain de la rupture, Mme de Sagan a voulu se tuer. J'ai tenu bon et elle ne s'est pas tuée. Voilà mon histoire avec elle ; juge si je l'ai aimée, toi qui sais aujourd'hui ce qu'il te faut pour pouvoir aimer ; juge de ce que je dois éprouver aujourd'hui sur son compte ! Mes amis n'ont pas conçu comment je ne la haïssais pas. C'est que la haine n'est pas dans mon essence et que, pour haïr, il faut s'aimer plus que l'on n'aime les autres. »

Dans une autre lettre à la princesse de Lieven, Metternich écrivait encore : « Mme de Sagan est une personne de beaucoup

(1) Le peintre Frick, qui venait de peindre le portrait de la duchesse de Sagan, énumérait les beautés de son modèle devant le prince Wassili Troubetskoï. « Je les connais encore mieux que vous, s'écria celui-ci ; la duchesse de Sagan a été pendant quelque temps ma femme. »

d'esprit, d'une forte conscience, d'un jugement infiniment sain et d'un calme physique à peu près imperturbable. Eh bien ! elle ne fait que des bêtises, elle pêche sept fois par jour, elle déraisonne et elle aime comme l'on dine... J'ai su tout cela quand, dans un moment d'abandon du ciel, j'ai voulu la rendre raisonnable en action. J'avais entrepris la besogne sans amour ; j'ai poussé l'entreprise par entêtement ; je m'y suis livré comme à la solution d'un problème de haute science... Je n'ai rien fait, je me suis fâché contre moi-même, j'ai été plein de rancune contre moi, je me suis trouvé si sot que je me suis fait pitié, mais il n'est pas dans ma nature d'abandonner légèrement une volonté. »

Le vrai et le faux se mêlent dans ce récit joliment arrangé, romancé et dramatisé à souhait pour plaire à une amante susceptible et ombrageuse que le passé, et surtout un retour du passé, pouvait inquiéter. Metternich, en se donnant ce rôle d'amant par pitié, se sacrifiant pour assurer le relèvement moral d'une malheureuse femme, travestissait la vérité. En réalité, n'avait-il pas été très amoureux de la belle duchesse et à l'automne de 1814, à Vienne, sa passion n'était-elle pas vive, ardente, violente ? Pour la duchesse, il venait de quitter la princesse Bagration, dans tout l'éclat de son charme et de sa séduction et qui, d'ailleurs, se consolait avec une étourdissante facilité. Certaines conversations recueillies par les émissaires du baron Hager montrent Metternich « fou d'amour, d'orgueil et d'amour-propre, perdant toutes ses matinées, ne se levant qu'à dix heures pour courir soupirer chez Mme de Sagan, ayant à peine le temps de recevoir trois ou quatre des quarante personnes qui veulent lui parler et faisant attendre pendant des heures Hudelist (1), Gentz, etc... » Pour se consoler des « rebuffades » de la duchesse, Metternich aurait fait une cour assidue à la comtesse Julie Zichy.

La politique, dans cette aventure, se mêlait à l'amour. Le salon de la princesse Bagration, sujette du Tsar, était le centre du parti russe au Congrès ; à tort ou à raison, certains, dont l'empereur Alexandre lui-même, voyaient dans le salon de la duchesse de Sagan le centre du parti autrichien, du parti de Metternich dont les vues étaient opposées aux projets du Tsar. Vexée de son abandon, la princesse Bagration avait, dit-on communiqué

(1) Conseiller d'Etat autrichien, un des collaborateurs, comme Gentz, de Metternich.

à Alexandre les lettres de Metternich qui renfermaient des confidences politiques et elle lui avait rapporté des propos de son amant. Le 1^{er} octobre, à un bal chez la princesse, le Tsar se montra très empressé auprès d'elle ; en revanche, il ne dansa que la deuxième danse avec la duchesse de Sagan qu'il négligea durant le reste de la soirée. Trois jours plus tard, il disait à la princesse : « Metternich ne vous a jamais aimée, ni vous ni la Sagan. C'est un être à sang froid. Ne le voyez-vous pas avec cette figure de plâtre ? Il n'aime personne. » Quand il se rendait au palais Palm, c'était toujours chez la princesse, où il restait parfois jusqu'à deux ou trois heures du matin, jamais chez la duchesse, « ce qui blesse furieusement la duchesse et enfle sa triomphale rivale. » Si Alexandre I^{er} était de plus en plus monté contre Metternich, la jalousie entre les deux femmes atteignait son paroxysme.

Mais la duchesse de Sagan, qui avait une grosse partie de sa fortune en Russie, éprouvait de la difficulté à toucher certains revenus. La situation devenait inquiétante pour elle ; elle fit intervenir des amis auprès d'Alexandre ; celui-ci mit comme condition à un retour de sa bienveillance la rupture avec Metternich. La Sagan, dit un rapport de police, voulut obtenir d'Alexandre une audience qu'il refusa. Entre temps, la situation s'aggravant de plus en plus, Alexandre lui fit dire par un tiers qu'il ne consentirait à faire quelque chose en sa faveur que si elle rompait avec Metternich. Elle s'y prêta, profita de toutes les occasions pour faire des avances à Alexandre et le marqua d'autant mieux qu'elle affecta d'ignorer Metternich. Peu de temps après, elle eut soin de demander en présence de Metternich une audience d'Alexandre qui s'écria : « Il ne peut être question d'une audience : je viendrai chez vous demain. » Metternich furieux « voulut aussitôt aller faire chez elle des reproches à la Sagan qui refusa de le recevoir. Maintenant il est un peu calmé parce qu'on lui a dit que la Sagan accordait aussi ses faveurs à un Anglais. » Il s'agissait probablement de F. J. Lamb, Vicomte Melbourne, ministre intérimaire de Grande-Bretagne à Vienne avant l'arrivée de lord Stewart. La duchesse écrivit une lettre désagréable à Metternich où elle lui disait : « Un ministre des Affaires étrangères qui a perdu la confiance des puissances ne peut guère rester en place. » Dans quelques cercles du Congrès on se moquait du ministre. « Chez Grenneville, lit-on encore dans un rapport de police du 1^{er} novembre, la princesse Bagration, la duchesse de Sagan, Tal-

leyrand et Rechberg (1), ont fait des gorges chaudes sur Metternich. » Il y eut des explications, des scènes déplaisantes entre la duchesse, que Gentz, dans son *Journal* nomme « la maudite femme », et Metternich, mais y eut-il vraiment rupture ? Gentz note, à la date du 22 octobre 1814, cet « événement de premier ordre. » Mais il ne fut pas définitif et il y eut des « reprises ».

Peu de temps après que l'empereur Alexandre eût changé d'attitude à l'égard de la duchesse de Sagan, celle-ci recevait un soir chez elle. Lord Stewart lui demanda à brûle-pourpoint : « Que pensez-vous d'Alexandre ? Pour moi, je le crois un fou, ambitieux, imposteur. Voilà mon opinion. Et vous qu'en dites-vous ? Comment le trouvez-vous ? » La duchesse fut très embarrassée ; elle commença par sourire, puis elle dit : Je trouve, Mylord, que vous prenez le mors aux dents comme le cheval que vous avez donné ce matin à ma sœur Dorothée qui a manqué de se casser le cou au Prater. » Puis elle se leva et alla causer avec un autre de ses hôtes.

En mars 1815, la duchesse de Sagan quitta l'hôtel Palm et alla habiter la maison Windischgrätz qu'elle avait louée. Elle semblait d'ailleurs réconciliée avec la princesse Bagration : le 15 mars toutes les deux dînaient chez Wellington, en compagnie de Fontbrune, un émigré français, quelque peu aventurier, joueur, emprunteur et qui s'occupait des affaires de la princesse Bagration lesquelles étaient dans le plus grand désordre. Quelques semaines plus tard lord Stewart, cet original qui lui posait une si indiscreète question, avait remplacé Metternich dans le cœur de la belle duchesse. Lord Stewart stupéfiait les Viennois par ses excentricités de pochard. Grand amateur de *claret*, il était ivre presque tous les soirs et parfois même il n'attendait pas le soir. Un jour on le vit en état d'ébriété passer à cheval par le Graben et le Kohlmarkt la tête de sa monture couverte de muguet. Sur les relations amoureuses de la duchesse et du lord les rapports de police fournissent les détails les plus précis. On lit des phrases comme celle-ci, datée du 28 mai : « Lord Stewart continue de passer toutes ses nuits chez la duchesse de Sagan. »

(1) Comte de Rechberg, ministre de Bavière.

Le 7 mars, tard dans la matinée, le prince de Talleyrand, qui était encore couché, causait avec la comtesse Edmond de Périgord assise au pied de son lit quand on apporta une lettre de Metternich. « C'est sans doute pour m'indiquer l'heure de la conférence du Congrès », dit le prince. La comtesse de Périgord ouvrit la lettre, y jeta les yeux : Metternich annonçait que Napoléon avait quitté l'île d'Elbe. La nièce de Talleyrand devait, dans l'après-midi, prendre part chez la princesse de Metternich à une répétition du *Sourd ou l'Auberge pleine* : « Ah ! mon oncle et ma répétition ! — Elle aura lieu, Madame », dit le prince. Devant ses collaborateurs, il ajouta d'un air tranquille, quelques commentaires : « Voilà un coup de maître, je m'y attendais et j'ai écrit à ce sujet au roi. Les efforts de Bonaparte seront vains, mais ne manqueront pas d'apporter encore de la confusion qui prolongera nécessairement notre séjour à Vienne. » Quelques jours plus tard, le débarquement de Napoléon au golfe Juan étant connu, Talleyrand lançait un de ses mots historiques : « Cet homme n'ayant pas voulu finir par une tragédie, finira par une farce ». Le 17 mars, Fr. de Gentz donnait chez lui un dîner auquel étaient conviées les quatre princesses de Courlande, Talleyrand, Metternich, les princes Maurice et Wenzel de Liechtenstein, le duc de Palmella, le comte Ferdinand de Palffy, le prince Windischgrätz. Gentz note : « Le dîner a été un peu troublé par les mauvaises nouvelles de France. Partie de whist avec les deux Liechtenstein et Palmella ». Dans la soirée la duchesse de Sagan donnait un grand souper ; Gentz y était invité ; il écrit : « Consternation générale ; Metternich, Talleyrand, Humbolt, etc... »

La duchesse de Courlande, qui avait continué de recevoir des billets de Talleyrand, — peut-être plus espacés qu'en 1813 et dans les premiers mois de 1814, — s'était décidée, au retour de Napoléon, à quitter Paris pour se rendre à Vienne, Elle y arriva dans la nuit du 24 au 25 mars et descendit chez Talleyrand. Grâce au *Tagebücher* de Frédéric de Gentz, on peut la suivre de dîner en dîner. Le 25 mars chez Talleyrand, qui invite en même temps Metternich et Wellington ; le 28 chez sa fille, la duchesse de Sagan, où elle retrouve Talleyrand, Metternich et Wellington qui quittait Vienne le lendemain pour aller prendre le commandement de l'armée dans les Pays-Bas ; le 31 chez Talleyrand encore ; le 2 avril chez lord Stewart, avec ses quatre filles, Talleyrand, le prince de Hardenberg, le comte et la comtesse de

Fuchs, Dalberg, le prince Wenzel de Liechtenstein, etc... Le 11 avril, la baronne von der Recke (1) lui écrivait de Berlin : « Les nouvelles de France sont meilleures. Tous les Français n'ont pas trahi le roi. Mais l'humanité n'aura de repos que quand on aura anéanti le monstre et sa horde de brigands. Si seulement tu avais emmené avec toi tes petits enfants ! Je tremble de les savoir au pouvoir de ce tyran altéré de sang. »

Fait curieux, jusqu'à l'arrivée de la duchesse, les relations entre Talleyrand et l'empereur Alexandre avaient été froides, et mêmes parfois orageuses. Aussitôt la duchesse de Courlande à Vienne, il semble que cette aigreur disparaisse. Dans sa lettre du 26 mars à Louis XVIII, le prince relate un entretien cordial avec le Tsar et ajoute : « De mon côté, je lui ai témoigné la plus grande confiance et, depuis quelque temps, je lui en témoigne par l'intermédiaire de ceux qui l'approchent le plus et avec lesquels je suis lié. »

Le 20 mars, jour de l'arrivée à Paris de Napoléon, la banque de Vienne où un crédit était ouvert afin de payer le traitement des diplomates français et les frais de toutes sortes, suspendit ses paiements au titre de ce crédit. Talleyrand se trouva bientôt officiellement sans argent et il dut porter le fait à la connaissance de Jaucourt. Sans argent est une façon de parler, car la mission du prince au Congrès lui valait des profits considérables. On citait des chiffres : six millions de Ferdinand IV de Naples, un million du grand duc de Bade. A la vérité, ces somptueux cadeaux ne devaient pas encore être remis, du moins en totalité ; c'est seulement de Mons que le prince envoya son secrétaire Perrey à Naples pour « encaisser » les six millions. Talleyrand sollicita une avance de l'ambassadeur d'Angleterre, lord Stewart ; mais le ministère britannique, consulté, ne consentit à avancer que cent mille francs pour une durée de six mois, somme très inférieure aux dépenses réelles. Mais ni ces embarras d'argent, ni d'ailleurs les négociations à achever, ni les difficultés à résoudre que provoquait l'équipée de Napoléon, ne furent peut-être pas, pendant les dernières semaines de son séjour à Vienne, les principaux soucis de Talleyrand. D'autres occupations, d'ordre intime et sentimental, hantaient son esprit.

Un des personnages avec qui le prince de Talleyrand entretenait de fréquentes relations, depuis son arrivée à Vienne, était

(1) Sœur aînée de la duchesse de Courlande.

Frédéric de Gentz qu'il qualifie dans des *Mémoires* d' « esprit distingué ». Haut fonctionnaire du royaume de Prusse et secrétaire général du ministère des Finances de Berlin, Gentz avait dû s'exiler parce que, très joueur et très dépensier, il était couvert de dettes et poursuivi par ses créanciers. Passé au service de l'Autriche, il avait reçu, en 1805, le titre de conseiller aulique. Il était devenu le collaborateur, l'inspirateur, « l'éminence grise » de Metternich. Dans des situations de second ordre, — par exemple comme secrétaire du Congrès, — dans la « coulisse », son rôle était de première importance : il « soufflait » Metternich et devait rédiger le traité de Paris de 1815. C'était, sans ampleur ni éclat et sans être au premier rang, une manière de sous-Talleyrand, dépourvu de scrupules. Il possédait l'intelligence, la connaissance et le mépris des hommes, une audace secrète, une très complète information sur la politique européenne, les hommes d'Etat, la situation des divers royaumes ou empires, enfin il était vénal, animé de la passion du jeu et de la spéculation, de celle de la dépense : il recevait de toutes les mains et dépensait l'argent aussi facilement qu'il le recevait. « Gentz, écrit le comte de la Garde-Chambonas, a tous les secrets de l'Europe ; il en aura bientôt toutes les décorations, mais les honneurs et les cordons ne sont pas tout pour lui. Les souverains savent qu'il aime aussi l'argent ; ils lui en donnent à satiété. Accablé de travaux et d'affaires, blasé sur tous les plaisirs, Gentz cherche à s'étourdir en se précipitant dans le tourbillon du monde ». Le 13 janvier 1815 après avoir noté dans son *Journal* les noms des convives qui ont dîné chez lui ce jour-là, il ajoute : « J'étais presque nul pour la conversation. Metternich et Talleyrand la conduisirent dans les voies ordinaires, mais je sentis plus vivement que jamais le néant des choses humaines, la faiblesse des hommes qui ont eu le sort du monde entre les mains, ma propre supériorité enfin, quoique sans en jouir distinctement puisque le vain ramage de ces messieurs jetait comme une espèce de brouillard autour des facultés de mon esprit ». C'était un familier du salon de la princesse Bagration et surtout de celui de la duchesse de Sagan ; presque tous les soirs il allait y passer une ou deux heures, quelquefois plus. Était-il dévoué uniquement à Metternich ? Les mauvaises langues, assuraient que, moyennant finance, il se mettait également au service de la Russie et de l'Angleterre.

Frédéric de Gentz était en relation avec presque toute l'aristocratie autrichienne ; parmi ses amis intimes figurait le comte

Clam-Gallas, major dans l'armée de l'empereur François II, et, lui aussi, un des habitués du salon de la duchesse de Sagan. Le 1^{er} janvier 1815, la duchesse donna un dîner auquel étaient conviées ses sœurs, dont la comtesse de Périgord ; le comte Clam était invité. Dans la suite, l'officier et la jeune comtesse se rencontrèrent de nouveau et le comte Clam se montra très assidu auprès d'elle. Jusque là on avait peu parlé de l'existence privée de Mme de Périgord ; tout au plus quelques bavardages, après la grande redoute du 23 novembre, associaient-ils son nom à celui du jeune comte de Trautsmendorf, son écuyer ; mais c'étaient là bruits qui ne correspondaient à aucune réalité. Cette fois les langues se délièrent avec beaucoup plus de raison. Or, durant les longs mois du Congrès, une passion pour sa nièce était née dans le cœur du vieux prince de Talleyrand, « passion éperdue, disait-on, un peu sénile, qui le dominait, qui l'obsédait, qui le rendait fou (1). » Maintenant il connaissait la jalousie. De quelles scènes de tragédie intime les salons du palais Kaunitz furent-ils le théâtre ? Mais le drame resta secret, bien peu de chose en fut, à ce moment, connu au dehors. Il s'en suivit une brouille entre l'oncle et la nièce et une séparation temporaire. Le 3 juin, la comtesse de Périgord portait, dit un rapport de police, « pour les terres que sa famille possède en Prusse. » Talleyrand, lui, ne quitta Vienne que le 10 juin, le lendemain de la signature de l'acte final du Congrès, pour atteindre, le 23, Mons, où Louis XVIII s'était arrêté. Bien que le Roi eût, dès avril, réclamé sa présence auprès de lui, bien que Jaucourt, Chateaubriand, Pozzo di Borgo et d'autres encore l'eussent exhorté à hâter sa mise en route, sans se préoccuper de la clôture du Congrès, Talleyrand avait prolongé son séjour, attendant sans doute que la situation de Napoléon apparût comme désespérée ; mais la principale raison qui lui faisait différer son départ, n'était-ce pas que le prince ne désirait pas laisser le champ libre à un jeune rival heureux et que, avant de partir lui-même, il voulait que la comtesse de Périgord se fût éloignée de Vienne ?

L.-J. ARRIGON

(1) « De quelque date que fût la passion qu'elle (la comtesse de Périgord) lui avait inspirée, cette passion avait éclaté au Congrès. Elle n'était pas d'ailleurs sans orages. » (*Mémoires inédits de Charles de Rémusat*, cités par G. Lacour-Gayet, *Talleyrand*, IV, p. 233).